

à la première déception, s'était transformée en une implacable rancune. La notion même de ses torts, revenue aussitôt l'enivrement dissipé, l'irritait davantage, et la mort de sa mère, cette mort dont il ne voulait pas être responsable, donnait un nouveau motif, comme une excuse, au changement entier, peut-être irrévocable, de tous ses sentiments.

—Qu'ai-je à me reprocher ? Qu'ai-je à faire puisqu'il ne m'a jamais aimée vraiment, et qu'il ne m'aime plus ? songeait Simone, la conscience apaisée.

Richard ne lui donna qu'une marque de souvenir, la plus blessante. Le lendemain du départ de Thomas, M. d'Avron apporta à sa fille un papier marqué de signes et de gribouillages inconnus.

—Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

—C'est... un chèque... pour toucher le prochain trimestre de tes revenus...

—Mes revenus ?

—Oui... les revenus de ta dot !

—Mais vous ne m'avez pas donné de dot !

—Richard t'en a assuré une... c'est la même chose, et il a chargé son cousin...

M. d'Avron n'acheva pas, Simone avait pris le chèque et le déchirait en morceaux.

Ainsi, après ce qui s'était passé entre eux, Richard la croyait ou feignait de la croire capable d'accepter de lui un présent, une aumône, lui répétait, de cette façon détournée, ce que déjà il lui avait jeté à la face :

—Vous n'avez agi que par intérêt... j'ai le droit de vous mépriser !

Cette même injustice suscitait en elle la même colère, et, regardant son père avec des yeux flamboyants :

—Je suis obligée à M. Erlington de n'avoir pas voulu faire lui-même cette commission. Ayez la bonté de le lui dire, en lui retournant ceci.

—Tu as raison, approuva énergiquement M. d'Avron, prenant le parti de s'enflammer aussi. Tu ne peux rien devoir à un homme qui t'a traitée indignement, et, pour moi, je préférerais mourir de faim plutôt que...

Il s'arrêta. Les trois cent mille francs, non encore rendus, gênaient son éloquence.

Chez Simone, la fierté blessée acheva d'un seul coup ce que faisaient lentement la jeunesse, l'inévitable oubli, l'irrésistible force des choses. Comment ne pas prendre son parti de la vie qui, désormais, serait toujours la sienne, afficher des regrets que rien d'avouable ne justifiait ?

Nulle catastrophe immédiate ne planait plus sur sa tête. Après tant de souffrances, ce répit devenait une sorte de bonheur, et, ainsi qu'une journée orageuse de printemps, sa jeune existence avait de fugitives éclaircies.

Une lecture l'intéressait ; une chose d'art, une fleur, un enfant, lui arrachaient un sourire ; la douceur de l'air la pénétrait, et elle avait enfin retrouvé son sommeil d'autrefois, qu'aucun fantôme ne hantait plus.

Peu à peu, se rendant aux arguments de son père, elle consentit à revoir les anciens amis et y prit un certain plaisir.

On avait pour elle beaucoup de bienveillance, de discrète sympathie ; on la plaignait, on lui donnait raison. Si jeune, si malheureuse et si jolie ! Surtout cette étrange mèche de cheveux blancs, posée comme une aigrette sur son front de vingt ans, avait, pour tous, un intérêt spécial. C'était un relief savoureux de son aventure romanesque, livré à la curiosité du public. Ceux mêmes qui ne connaissaient d'elle que son histoire, la remarquaient à ce signe.

—Comme elle a raison de ne pas se teindre ! disaient les plus expertes.

Et, à ces fils d'argent, deux ou trois cœurs oisifs songeaient à se laisser prendre.

Déjà ancien, le deuil de lady Eleonor avait moins d'exigences. La saison parisienne, comme toutes les saisons, plus animée en finissant, mettait partout son branle-bas.

Thomas Erlington, qui, au commencement de juin, fit à Paris un second séjour, trouva l'hôtel d'Avron beaucoup plus gai.

Il y était devenu un familier, l'hôte presque quotidien. Mme d'Avron fondait toujours sur lui ses secrètes espérances de conciliation, et Simone n'était peut-être pas fâchée, afin qu'il en portât témoignage, de lui bien montrer qu'elle avait aussi son orgueil. Jamais elle ne paraissait plus satisfaite qu'en sa présence, et, loin d'éviter devant lui, comme devant les autres, de prononcer le nom de Richard, elle avait, dans leurs conversations particulières, sans cesse ce nom sur les lèvres. C'était seulement un défi, une preuve de son entière tranquillité d'âme, car jamais elle ne demandait plus où était Richard, ni si une modification s'était produite dans ses idées.

De lui-même, d'ailleurs, Thomas se serait empressé de faire mention du moindre changement. Le pauvre garçon, lui, plus royaliste que le roi, ne cessait de rêver un rapprochement impossible, et on

pouvait deviner qu'il avait fait, en ce sens, de nombreuses et vaines tentatives.

Pourquoi ces tentatives ? Entre elle et celui qu'on appelait son mari, rien de commun n'avait existé. Ils ne s'aimaient pas, ils ne se regrettaient pas. Ils avaient repris leur liberté ; tout se trouvait donc pour le mieux, et elle n'était reconnaissante à Thomas que de ses bonnes intentions.

—Comme Simone s'est vite remise après un tel coup ! Je n'aurais jamais espéré qu'une femme si jeune pût être aussi raisonnable, disait M. d'Avron à Osmin, sortant avec lui après le dîner pour fumer un cigare dans le jardin.

En vieillissant, l'avoué perdait décidément de sa sauvagerie. Il acceptait, à présent, chez les d'Avron, toutes les invitations qu'il éludait si volontiers jadis, mais sa mine rébarbative, son esprit contredisant rendaient toujours sa société plus sûre que divertissante.

—Es-tu donc certain qu'elle soit remise ? répliqua-t-il à M. d'Avron avec un accent incrédule.

—Tu n'as pas remarqué sa bonne mine, son entrain ?

—Oui, une fraîcheur éblouissante, une charmante gaieté... ou bien la fièvre.

—Tu as une façon à toi de voir les choses ! grommela M. d'Avron agacé, en s'éloignant pour aller retrouver d'autres invités moins rabat-joie.

Osmin restait seul.

C'était l'heure où, sur l'obscurité mystérieuse de la terre, la mystérieuse clarté des étoiles se lève. Dans le petit jardin de l'hôtel, quelques arbres faisaient de grandes masses noires ; sur l'herbe, leurs des corbeilles jetaient des taches claires, étrangement nuancées. Les couleurs se dissolvaient, les parfums se vaporisaient, les bruits du dehors parvenaient assourdis, et les êtres vivants, qu'on apercevait, allant et venant, avaient des formes confuses, des vêtements indistincts, des pas plus légers, des murmures plus étouffés, se transformaient comme les choses en des ombres vagues et douces.

L'âme d'un avoué même pouvait se laisser gagner à ce calme rêveur. Lentement, Osmin aspirait les bouffées de son cigare, en marchant de long en large devant la maison, comme s'il eût monté une faction.

Les uns après les autres, tous ceux qui étaient restés à l'intérieur se montraient aux portes-fenêtres grandes ouvertes, respiraient l'air délicieux, puis, par petits groupes, se répandaient dans le jardin. Osmin vit passer M. d'Avron, flanqué, à droite, d'un monsieur qui faisait l'important, et, à gauche, d'une dame qui faisait l'aimable. Mme d'Avron vint ensuite avec Thomas Erlington, puis Simone donnant le bras à une jeune fille et la main à Georges.

On tourna dans une allée sombre, on reparut, on disparut de nouveau dans une autre allée, on revint et on recommença un second tour.

Les couples s'étaient mêlés. Mme d'Avron, peut-être un peu jalouse, avait rejoint la dame, et Georges, très fier, s'attachait aux pas de Thomas.

Osmin remarqua tout cela légèrement. Son attention se concentra sur un point particulier. Jusqu'à ce qu'elle se perdit dans la profondeur des ténèbres, il suivait de l'œil la robe blanche de Simone.

Cédant aux instances paternelles, à quelque tentation de coquetterie peut-être, Simone avait quitté ses étouffantes robes noires et remis cette robe blanche, une robe de l'an passé. Ainsi vêtue, elle paraissait soudain rajeunie, ramené, par une courte illusion, à ce temps, si proche encore, où elle était une jeune fille, ignorante des tristesses de la vie, heureuse, choyée encore, et c'était peut-être cela qui avait réjoui son père, qui, en elle-même, excitait cette gaieté nouvelle.

Quand, pour la seconde fois, elle passa devant Osmin, il entendit son rire.

La lune, cachée par un nuage, se dévoilait, éclairait le jardin d'une lueur bleue, argentée, nette et vive comme la lumière électrique, et, en même temps, la brise du soir devenait plus fraîche.

—Rentrez, mon amie, dit M. d'Avron, inquiet, à sa femme.

Les deux dames rentrèrent. Puis, on appela la jeune fille pour la faire mettre au piano. Cette musique, venant à travers les fenêtres dans le jardin, était délicieuse. M. d'Avron et son compagnon, rassasiés des beautés de la nature ou de leur tête-à-tête, allèrent complimenter l'artiste.

—Il fait si bon ! dit Georges suppliant. Restez encore avec moi !

Il continua à se promener entre Simone et Thomas. Puis, un peu fatigués, ils allèrent s'asseoir sur un banc, tout au fond du jardin, abrité par un petit berceau de chèvrefeuille.

—Comme on est bien ! Comme cela embaume ! disait Georges, ravi. On ne le laissera pas jouir longtemps de sa parfaite félicité.

—Georges ! tu vas prendre froid, reviens ! criait Mme d'Avron.

Avec sa docilité ordinaire, l'enfant partit en courant, et comme Simone se levait pour le suivre :

—Voulez-vous attendre une minute ? demanda Thomas Erlington. Richard m'écrira ce matin...